

3137,40 N°140

# L'HISTOIRE

DES

# PERSÉCUTIONS

PAR

**GODEFROID KURTH**  
Professeur à l'Université de Liège

---

Extrait de la REVUE GÉNÉRALE, Juillet 1889.

---

BRUXELLES

IMPRIMERIE POLLEUNIS, CEUTERICK ET DE SMET  
35, RUE DES URSULINES, 35

—  
1889

L'HISTOIRE  
DES  
PERSÉCUTIONS

PAR  
**GODEFROID KURTH**  
Professeur à l'Université de Liège.

---

Extrait de la REVUE GÉNÉRALE, Juillet 1889.

---

BRUXELLES  
IMPRIMERIE POLLEUNIS, CEUTERICK ET DE SMET  
35, RUE DES URSULINES, 35

—  
1889

## L'HISTOIRE DES PERSÉCUTIONS

---

*Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, par Paul Allard, Paris, Lecoffre, 1885. — *Histoire des persécutions pendant la première moitié du III<sup>e</sup> siècle*, par le même. *Ibidem*, 1886. — *Les dernières persécutions du III<sup>e</sup> siècle*. *Ibid.*, 1887.

L'histoire des persécutions aura toujours le privilège de charmer et de passionner tous les lecteurs. Ni la distance croissante des temps, ni la nouveauté des drames que fait sans relâche passer sous nos yeux l'histoire contemporaine ne peuvent lui enlever son suprême et incomparable intérêt. Le regard de l'humanité vieillie s'arrête toujours avec la même émotion devant ces jeunes générations chrétiennes qui ont aimé d'un si généreux amour Jésus crucifié. La stupeur se mêle à l'admiration dans les sentiments avec lesquels nous contemplons leur prodigieux courage et leurs indicibles souffrances. Pour plus d'un moderne, leur histoire est un problème ; pour tous, elle est le plus pathétique de tous les drames. Les natures les plus vulgaires et les âmes les plus hautes y trouvent un égal attrait, celles-là y cherchant les palpitations de la chair, celles-ci se délectant aux nobles combats de l'esprit. Ces torrents de sang qui coulent dans les amphithéâtres, ces odeurs de chairs brûlées qui s'élèvent des chaises rougies où s'assiérent les martyrs, ces rugissements de bêtes fauves mêlés au bruit des os qui craquent sous la dent, ces applaudissements d'une foule joyeuse et parée qui participe à l'ivresse des tigres et des lions, où le réaliste le plus systématique trouvera-t-il jamais des tableaux plus crus et plus saignants ? Mais ces horribles scènes de carnage sont traversées de rayons célestes, de visions divines, de paroles sublimes, de parfums exquis d'âmes en fleur. Vous venez de descendre avec les préteurs et avec

les bourreaux le dernier degré de l'échelle des affreuses réalités; soudain, au fond de cet enfer, vous vous sentez empoigné, et d'un grand coup d'aile, vous êtes transporté avec les martyrs dans les plus hautes sphères de la vie idéale. L'histoire des persécutions, c'est plus que de l'histoire, c'est une prédication des plus éloqu岸tes, c'est un *sursum corda* envoyé par la chrétienté des premiers siècles aux chrétiens amollis de nos jours.

Une pareille histoire, est-il besoin de le dire? ne peut être racontée que par une plume chrétienne. Le rationaliste est incapable de la comprendre. Il passe, sans s'en apercevoir, devant les scènes les plus émouvantes, et il altère d'une manière inconsciente, en les racontant, les épisodes les plus beaux. Encore faut-il se féliciter si, comme un truchement sans intelligence, il se contente de traduire littéralement des paroles dont il ne saisit pas le sens. Car, s'il fait un effort pour comprendre ce qu'il raconte, il ne peut qu'en effacer davantage la signification. Avec son inintelligente manie d'éliminer à tout prix l'élément surnaturel, il se voit amené à mutiler l'histoire de la manière la plus lamentable, et à en faire plus d'une fois une véritable caricature. Et qu'est-ce donc lorsque, comme cela leur arrive trop souvent, les écrivains de l'école rationaliste ajoutent à leur infirmité congéniale la mauvaise volonté et la mauvaise foi? Alors apparaissent de ces livres qui semblent des mémoires justificatifs écrits par des valets de bourreau, où tout est nié qui peut tourner à la gloire des martyrs ou à la confusion de leurs ennemis. Le nombre et l'atrocité des persécutions, le nombre et le courage des victimes sont ramenés à un minimum dérisoire; les documents les plus authentiques, dès qu'ils émanent d'une plume chrétienne, sont frappés de suspicion, et, par une multitude de réserves et de sous-entendus, on infirme ce qu'on ne peut nier et on voile ce qu'on est obligé de montrer. Dans certaines histoires des persécutions, les seuls personnages qui n'inspirent pas d'intérêt, ce sont les martyrs; et les vrais saints, ce sont les persécuteurs (1).

(1) Pour qu'on ne m'accuse pas d'exagération, je rappellerai saint Marc Aurèle, canonisé par M. Renan dans le dernier volume de ses *Origines du christianisme*.

Mais pourquoi faire ici le procès des mauvais livres, alors que le sujet même m'invite à ne parler que des bons? Car, grâce à Dieu, combattue avec vigueur sur d'autres terrains, la science chrétienne affirme puissamment sa supériorité sur celui-ci. L'histoire des origines de l'Église, c'est elle qui l'a débrouillée, élucidée, refaite. L'histoire des persécutions est son œuvre à elle. C'est elle qui est descendue dans les catacombes, et qui a fait parler les tombeaux; c'est elle qui, après avoir trié et critiqué les monuments littéraires, les a complétés au moyen des données de l'archéologie. Les vastes travaux de M. de Rossi ne sont pas seulement une admirable contre-épreuve de toute l'histoire primitive de l'Église romaine; ils en constituent aussi l'indispensable complément, et, de plus, ils la vivifient d'une manière merveilleuse en plaçant, à côté de chaque épisode, les traces matérielles qui en restent dans le sol romain. Autour de ce maître se groupent un grand nombre d'érudits dont les travaux, convergeant vers le même centre, resserrent de plus en plus le cercle de l'inconnu. Une des places les plus distinguées dans cette pléiade de savants chrétiens est celle qu'occupe M. Paul Allard.

Paul Allard, comme historien et comme artiste, procède en droite ligne d'Ozanam, dont il semble continuer la tradition. C'est un savant doublé d'un poète; c'est avant tout un chrétien chez lequel la largeur de l'esprit correspond à l'ardeur sincère de la foi. L'artiste qu'il y a en lui est, à la vérité, moins consommé qu'il ne l'était chez l'historien catholique avec lequel je viens de le comparer. Il ne parvient pas à cacher aussi ingénieusement, sous la beauté du dessin, le plan et l'agencement de sa trame; son érudition est plus apparente, plus à fleur de récit si je puis ainsi parler, et le lecteur est souvent obligé, avant de goûter la beauté de l'édifice, d'avalier un peu de la poussière de l'atelier où l'auteur équarrit ses matériaux. Ce n'est pas que M. Allard n'ait deviné le danger et n'ait pris ses précautions, à preuve les nombreux et excellents appendices dans lesquels il refoule toutes les questions qui n'ont pas un intérêt général et humain; cela n'empêche pas que la discussion technique n'invalise plus d'une fois les

pages du livre, et que, malgré les efforts de l'auteur, l'art ne perde en perfection ce que la science gagne en certitude. « C'est, dit-il fort bien lui-même, l'écueil inévitable d'une histoire comme celle-ci. A côté des documents certains,..... on rencontre des questions qui ne sont pas mûres, et ne mûriront peut-être jamais, des documents qu'il faut presser de toutes parts pour en extraire un peu d'histoire. On n'a pas le droit de les négliger, car ce serait passer parfois à côté de la vérité, mais on n'ose affirmer, et l'on s'abstient de conclure. Je n'ai pas besoin de dire ce que l'art en souffre, et combien l'histoire perd à devenir de la critique (1). »

N'allons pourtant pas trop loin, et convenons que, ces réserves faites, l'histoire des persécutions n'en est pas moins un beau et exquis ouvrage, dont l'intérêt ne languit jamais, et à travers lequel circule une émotion discrète se traduisant plus d'une fois en accents pleins d'une virile éloquence.

Paul Allard a consacré la plus grande partie de son activité scientifique à l'antiquité chrétienne. Je ne fais que mentionner rapidement, pour en propager la connaissance partout où l'on aime les bonnes lectures, les *Esclaves Chrétiens*, livre couronné par l'Académie française, et qui peut être considéré comme le modèle d'une monographie historique; la *Rome Souterraine*, traduction du beau résumé des recherches de M. de Rossi, fait en anglais par MM. Northcote et Brownlow, et enrichi des notes du traducteur français, enfin, *l'Art païen sous les empereurs chrétiens*, charmante étude pleine d'originalité dans laquelle l'auteur fait définitivement justice des calomnies qui montrent le christianisme victorieux s'acharnant à détruire par fanatisme les chefs-d'œuvre de l'art antique. Tous ces travaux, on le voit, avaient préparé M. Paul Allard à l'entreprise plus importante qu'il achève en ce moment.

L'histoire des persécutions, en effet, n'est pas encore terminée; aux trois volumes actuellement parus viendra s'en ajouter un quatrième qui racontera la dernière et la plus sanglante de toutes les épreuves réservées au christianisme

(1) *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 177.

par les empereurs païens, je veux dire la persécution de Dioclétien.

La critique a déjà rendu son verdict sur ce bel ouvrage, et, dans les deux camps, on s'est accordé pour en reconnaître la valeur. On a unanimement constaté que M. Allard réunit les deux caractères que doit présenter l'historien des persécutions, et qui se rencontrent rarement dans le même érudit: il possède aussi bien la connaissance du monde païen que celle de la société chrétienne, et si, d'une part, l'archéologie chrétienne n'a pas de secret pour lui, de l'autre, il est profondément versé dans la connaissance du droit et des institutions de l'Empire. Lisez avec une pleine sécurité: si l'hagiographe vous charme en vous émouvant, abandonnez-vous à votre émotion sans attendre que le juriste soit venu en confirmer la légitimité. Car l'hagiographe et le juriste ne sont ici qu'une seule et même personne; le contrôle des récits de l'un a été fait par l'autre avant qu'ils vous fussent présentés, et l'auteur soumet à votre critique et les matériaux employés et la marche qu'il a suivie pour arriver à ses conclusions.

Je voudrais, dans les pages qui suivent, parcourir rapidement avec le lecteur les trois volumes de M. Allard, et lui donner un aperçu général de l'ensemble du sujet, en même temps que lui permettre d'apprécier par quelques citations la manière de l'écrivain.

## I

L'histoire des persécutions s'ouvre avec l'histoire de l'Église. Jésus, mort en croix, avait prédit à ses apôtres qu'ils seraient poursuivis à cause de lui, et, de fait, les disciples ne furent pas mieux traités que le maître. A peine se fut-elle montrée à Rome, que la religion du Sauveur y fut tourmentée d'abord par les Juifs, qui traînèrent ses docteurs devant les tribunaux des Romains, ensuite par les Romains eux-mêmes, qui accueillirent sur le compte des chrétiens toutes les calomnies des fils d'Israël. Cependant les chrétiens ne méritaient en rien les rigueurs dont ils étaient l'objet: la soumission aux lois de

l'État leur était inculquée par les apôtres, et ils se conformèrent fidèlement à leurs leçons, enlevant d'avance toute excuse aux persécuteurs.

Il est vrai que quand le persécuteur s'appelait Néron, il pouvait se passer d'excuse. Les apologistes chrétiens ont souvent rappelé, non sans fierté, que le premier ennemi qu'ait rencontré l'Église naissante fut cet infâme qui assassina sa mère et qui incendia la Ville éternelle. Il avait besoin de trouver un dérivatif aux fureurs de la plèbe qui accusait l'empereur : on détourna les soupçons sur les chrétiens. Pourquoi pas sur les Juifs eux-mêmes, qui, plus nombreux, et d'ailleurs connus pour leurs intrigues, offraient en quelque sorte plus de prise aux accusations ? Pour plusieurs raisons sans doute, pense M. Allard : peut-être parce qu'ils avaient à la cour des protecteurs puissants, peut-être parce que Poppée, la toute puissante favorite, était à demi-juive, peut-être parce que les juifs eux-mêmes désignaient les chrétiens aux colères de la foule. Dans tous les cas, les chrétiens dès lors étaient nombreux à Rome ; Tacite, parlant du nombre de ceux qui furent reconnus comme tels, emploie l'expression *multitudo ingens* (Ann. XV, 44). Il y en eut donc assez pour assouvir la férocité du peuple romain, à qui Néron offrit leur supplice en spectacle. On peut dire que le coup d'essai de la persécution fut un chef-d'œuvre : d'emblée, on atteignit, dans l'art de torturer la chair humaine et d'outrager la pudeur en même temps que la pitié, une maîtrise qui ne fut pas dépassée par la suite. Néron était un grand artiste ! Je n'ose reproduire les pages que l'auteur consacre à la description des scènes épouvantables dont le fils d'Agrippine régala sa plèbe fidèle. On vit des chrétiens vêtus de peaux de bêtes et livrés dans l'amphithéâtre à des chiens de chasse, d'autres liés à des poteaux où ils étaient déchirés par des bêtes fauves, d'autres enduits de tuniques de poix, et brûlés vifs dans les jardins du Vatican en guise de flambeaux nocturnes, sous les yeux des multitudes ivres de joie, qui y circulaient pour voir mieux les chevaux du brillant cocher Néron. Pire encore fut le sort des vierges et des femmes chrétiennes, qui

ne furent égorgées qu'après avoir subi, en plein théâtre, des traitements dont aujourd'hui encore on voudrait pouvoir demander compte aux bourreaux. La chaste langue des victimes s'est refusée à raconter ces choses indicibles, et, aujourd'hui encore, l'histoire de ces Danaé et de ces Dircé dont nous parle une lettre du pape saint Clément reste une énigme sous laquelle se cachent de monstrueuses infamies.

Quelle impression le témoignage sanglant des premiers martyrs dut-il faire sur les rares consciences païennes que tourmentait encore à cette époque le besoin de la justice et de la vérité ? L'auteur s'est posé cette question, et il y a répondu dans une belle page que je veux mettre sous les yeux du lecteur :

« Il semble que Sénèque, retiré du monde, expiant dans la solitude de ses belles villas les faiblesses de sa vie, ait, en deux de ses lettres à Lucilius, fait allusion au terrible spectacle donné par Néron au peuple romain. Une fois, il met sous les yeux de son correspondant l'appareil des supplices les plus raffinés : « le fer, et les flammes, et les chaînes, et la multitude des bêtes féroces se repaissant d'entrailles humaines ; la prison, les croix, les chevalets, le croc, le pal enfoncé dans le tronc de la victime et sortant par la tête, les membres écartelés, la tunique enduite et tissée de matières inflammables. » (SENÈQUE, Ep. 14.) Ne sont-ce pas là les supplices endurés par les chrétiens ?

« Mais voici peut-être les chrétiens eux-mêmes, donnant, au milieu de tortures indicibles, l'exemple d'une patience sereine, que le philosophe stoïcien ne peut s'empêcher d'admirer. Sénèque exhorte Lucile à supporter courageusement la maladie. « Qu'est-ce que cela, dit-il, auprès de la flamme, et du chevalet, et des lames ardentes, et des fers appliqués aux blessures à peine cicatrisées, pour les renouveler et les creuser plus avant ? Parmi ses douleurs, quelqu'un n'a pas gémi ; c'est peu, il n'a pas répondu ; c'est peu, il a souri, et souri de bon cœur. » (SENÈQUE, Ep. 68.) Le sourire ineffable de l'humble chrétien expirant pour son Dieu dans les jardins du Vatican poursuit, comme une vision à la fois douce

et poignante, l'imagination émue de l'ancien précepteur de Néron. Comme tous les Romains de ce temps, Sénèque a bien des fois vu mourir : il n'avait jamais vu mourir comme cela... (1). »

La persécution de Néron resta-t-elle confinée à la ville de Rome, ou bien s'étendit-elle sur les provinces? D'accord avec la plupart des érudits anciens, avec Le Nourry, Ruinart, Tillemont, et, parmi les modernes, MM. de Rossi, Aubé et même, dans une certaine mesure, M. Renan (2), M. Allard défend vigoureusement la première de ces deux opinions, qui, si elle n'est pas tout à fait établie, se présente cependant avec un degré de probabilité auquel l'autre est loin de pouvoir prétendre.

Ce qui est certain, c'est que le sang chrétien coula à flots, et que dès lors la jeune Église eut l'avant-goût de tout ce que les générations suivantes lui réservaient en fait de supplices et de tourments.

On comprend néanmoins, en l'absence de témoignages contemporains bien explicites, le scepticisme d'un Dodwell, d'un Basnage et d'un Gibbon, suivis de nos jours par MM. F. Gœrres et Duruy. Par contre, ce qui pourrait être considéré comme une gageure, ce serait la tentative de biffer des pages de l'histoire la persécution de Néron tout entière. Cette gageure a cependant été tenue récemment par M. Hochard, dans une dissertation que les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux* (1884) se sont donné le tort de reproduire. La thèse de M. Hochard est trop curieuse, et ses procédés caractérisent

(1) *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*, p. 51. — Et l'auteur ajoute en note : Il est impossible d'entendre ces paroles de Sénèque de condamnés vulgaires, qui certes ne donnaient pas de tels exemples de douceur envers la mort. On ne saurait davantage les entendre du noble trépas d'illustres stoïciens comme Thraséas, qui mouraient courageusement, mais sans cet épouvantable accompagnement de tortures. Aux chrétiens seuls elles semblent pouvoir s'appliquer.

(2) *Dans une certaine mesure*. Cette expression, qui est de M. Allard lui-même, est un trait de fine ironie. M. Renan, qui a sur toutes les questions controversées une opinion de rechange, émet en effet deux avis sur la persécution de Néron. Le 1<sup>er</sup>, c'est qu'elle s'est limitée à Rome; le 2<sup>e</sup>, c'est qu'elle s'est étendue aux provinces. Les intelligences lourdes et grossières seront seules à se scandaliser de cette preuve de souplesse d'esprit et d'indépendance scientifique.

trop bien les habitudes d'esprit d'une certaine école pour que je ne donne pas au lecteur un échantillon de son savoir faire.

M. Hochard déclare purement et simplement que la persécution de Néron est à reléguer dans le domaine des fables. Le passage de Tacite (*Annal.* XV, 44) où elle est racontée est une interpolation. L'authenticité de ce passage semblait établie jusqu'à présent par la citation qu'en a faite, au IV<sup>e</sup> siècle, Sulpice Sévère, qui reproduit jusqu'à des expressions de Tacite, mais M. Hochard veut bien nous apprendre que ce passage de Sulpice Sévère est lui-même une interpolation. Que si vous demandez à M. Hochard la raison qui lui fait révoquer en doute l'authenticité du passage des *Annales*, il vous répondra que c'est le nom de *christiani* qui y est employé, et qui, selon lui, n'existait pas encore du temps de Tacite. Il est vrai que ce nom figure déjà à deux reprises dans les *Actes des Apôtres* (XI, 26 et XXVI, 28), où nous lisons même que c'est à Antioche qu'il fut employé pour la première fois (XI, 26) et où nous entendons le roi Hérode Agrippa dire en plaisantant à saint Paul : « Pour un peu, tu me déciderais à me faire chrétien. » (XXVI, 28.) Mais ces deux passages, auxquels pendant dix-huit siècles les savants de toutes les confessions ont attribué quelque valeur sur la foi du livre sacré qui les contient, sont également interpolés : c'est M. Hochard qui a fait cette découverte. En vain lui objectons-nous que Suétone, dans la biographie de Néron (c. 16), nomme aussi les chrétiens : le passage de Suétone est interpolé comme tous les autres. Si enfin vous invoquez la lettre de Pline le Jeune à Trajan pour lui demander quelle attitude il convient de garder vis-à-vis des chrétiens, M. Hochard vous apprendra que cette lettre est apocryphe ! Le procédé de M. Hochard, on le voit, est aussi simple que peu varié. Si cet ingénieux écrivain avait daigné s'enquérir de ce que dit l'archéologie, et qu'il y eût appris l'existence d'un *graffito* de Pompéi contenant la mention des *christiani*, il ne serait pas plus intimidé par ce texte que par tous les autres. N'est-il pas évident que ce mot, qui n'a pas le droit d'avoir existé au premier siècle de notre ère, a été grif-

fonné sur le mur en question par quelque jésuite qui, prévoyant les objections de M. Hochart, se sera glissé sous la couche de cendres dans laquelle a dormi pendant des siècles la ville enterrée, pour y préparer de nouvelles difficultés à la critique rationaliste ? Car la persécution de Néron n'est ni plus ni moins qu'une fraude pieuse des cléricaux du moyen âge ; c'est un dévot faussaire qui en a eu la première idée ; ce sont les papes qui l'ont ensuite colportée pour faire accepter la légende du martyr de saint Pierre à Rome, et c'est un autre mystificateur qui l'a finalement introduite dans le texte de Tacite. « C'est ainsi, conclut triomphalement M. Hochart, qu'une conception imaginaire a pris place parmi les faits historiques incontestés (1). »

Le lecteur a là un spécimen des chefs-d'œuvre de la critique rationaliste appliquée à l'étude des origines chrétiennes. Certes, si M. Hochart était seul en cause ici, on pourrait se borner à prendre acte de son délit, et à plaindre l'état d'esprit qu'attestent de pareilles élucubrations (2). Mais quand on voit le travail de M. Hochard s'étaler solennellement dans un recueil scientifique qui a quelque valeur, alors on a le droit de demander aux patrons de ses insanités un compte sévère au nom de la science outragée.

## II

Je reviens au livre de M. Paul Allard. La première persécution ne survécut pas à Néron, et, après la mort du tyran, l'Église goûta un repos de trente ans. Toujours sous le couvert des garanties accordées aux Juifs, avec lesquels on continuait de les confondre légalement, les chrétiens purent se répandre et se multiplier. La paix dont ils jouissaient était profonde, et ne semblait pas devoir être troublée. La première inscription chrétienne datée est du temps de Vespasien ; c'est sans

(1) *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1884, 2<sup>e</sup> fascicule, p. 168.

(2) M. l'abbé Douais a fait à M. Hochart les honneurs d'une réfutation en règle dans la *Revue des questions historiques*, 1<sup>er</sup> octobre 1885 ; j'y renvoie le lecteur pour autant qu'il en a besoin.

doute aussi sous le règne du même prince qu'un chrétien inscrivit sur son tombeau cette parole pleine d'espoir et de joie : *Sibi et suis fidentibus in Domino*. A la même époque encore appartient l'édifice funéraire découvert en 1865 près de la voie Ardéatine.

« L'hypogée a son vestibule près de la route ; la façade, construite en belle maçonnerie de briques, est ornée d'une corniche en terre cuite ; la place de l'inscription avait été, selon l'usage, ménagée au-dessus de la porte, et se reconnaît encore. L'architecte de ce vestibule, adossé à la colline comme la façade du tombeau des Nasons, convient au monument sépulcral d'une noble famille chrétienne, construit à grands frais et avec une entière liberté. Du vestibule on descend par quelques marches dans une large allée souterraine, dont la voûte est couverte d'une gracieuse fresque représentant une vigne dans laquelle se jouent des oiseaux et des petits génies. A droite et à gauche les murs sont ornés de peintures symboliques : Daniel dans la fosse aux lions, les célestes agapes où sont mangés le pain et le poisson, emblèmes du Christ. Ces peintures sont très probablement contemporaines des Flaviens, et d'autres encore, dans l'intérieur de l'hypogée, peuvent remonter au même temps. Tel est, selon toute apparence, le berceau de l'art chrétien. A la liberté d'esprit de l'artiste, à l'aisance des coups de pinceau, on devine la sécurité dont furent entourés ses débuts. Non seulement le sépulcre était visible, désigné à tous les yeux par le vestibule extérieur et par l'inscription mise sur la porte, mais les peintures mêmes représentant des sujets bibliques, comme Daniel dans la fosse aux lions, étaient placées près de l'entrée, au niveau du sol, éclairées par la lumière du jour. »

M. Allard ajoute :

« Il est probable que si l'inscription dont l'emplacement est encore visible au-dessus de la porte avait pu être retrouvée, on aurait lu : *Sepulchrum Flaviorum*, ou quelque indication analogue. » En effet, un des résultats les plus intéressants des recherches de M. de Rossi, c'est la démonstration de l'existence d'une branche chrétienne de la famille impériale des Flaviens.



Titus Flavius Sabinus, frère de Vespasien, fut chrétien peut-être; son fils, Titus Flavius Clemens, le fut très probablement, ainsi que sa femme Domitilla, petite fille du grand empereur, et leur nièce, la seconde Domitilla. A ce groupe de chrétiens de haute naissance il faut rattacher le consulaire Acilius Glabrien, et peut-être le pape saint Clément se rattachait-il à la même famille.

C'est au milieu de ce monde paisible, rassuré, presque confiant, et qui, comme on vient de le voir, se recrutait à la fois en haut et en bas, que la persécution de Domitien éclata comme un orage. La cause paraît en avoir été tout accidentelle. Depuis l'an 70, les Juifs payaient à leurs vainqueurs une capitation connue sous le nom de didrachme. Domitien, dans un but fiscal, imagina d'exiger cet impôt de toutes les personnes qui vivaient *more judaico*, comme on disait alors, c'est-à-dire sous la protection des privilèges accordés aux Juifs. Les chrétiens, à qui on s'adressa, refusèrent de le payer : ce fut là, sinon la cause de la persécution, du moins son point de départ. Parmi les victimes, il y en eut qui furent condamnées pour crime d'athéisme (ἀθεΐας), c'est-à-dire de profession d'une religion non reconnue, et l'on peut croire que les soupçons jaloux de Domitien n'étaient pas étrangers aux rigueurs dont les chrétiens furent l'objet. Des parents du Sauveur lui ayant été dénoncés, il fit venir ces pauvres gens du fond de la Judée et voulut les interroger lui-même; mais, voyant leurs mains calleuses, et s'étant convaincu que le royaume de Dieu qu'ils attendaient était d'ordre tout spirituel, il les renvoya indemnes et mit fin aux poursuites contre les chrétiens. La persécution fut donc, en somme, assez courte, bien que, comme l'incident rapporté ci-dessus suffirait pour le montrer, elle ait eu le temps d'ensanglanter les provinces. Domitien périt peu de temps après, et une nouvelle phase de repos s'ouvrit pour l'Église.

Il y a dans l'histoire peu de drames aussi tragiques que la mort du persécuteur, telle que la raconte Suétone (Domit., chap. 14-17). Des modernes ont cru nécessaire d'ajouter encore quelque chose à cette tragédie, et ils se sont persuadé qu'ils

en augmenteraient l'intérêt en nous faisant connaître les vrais motifs de l'assassinat et la qualité des meurtriers. Comme cette question touche de très près notre sujet, et me fournit l'occasion de caractériser par un nouvel exemple les procédés de certains rationalistes, je demande à M. Allard au lecteur la permission de faire encore ici une courte digression. C'est, cette fois, M. Aubé qui en sera le sujet avec son *Histoire des persécutions de l'Église jusqu'à la fin des Antonins* (Paris 1875). M. Aubé prétend démontrer que la persécution de Domitien manque de toute probabilité historique : c'est dans l'ordre, comme on le voit, et il faut nous attendre à voir se reproduire les mêmes exercices à l'occasion de toutes les persécutions ultérieures. L'argumentation de M. Aubé est trop curieuse pour ne pas être brièvement exposée : quant à la réfuter, le lecteur jugera sans doute, après en avoir pris connaissance, qu'on peut se dispenser de cette peine.

Nous possédons plusieurs témoignages sur la persécution de Domitien. Il y a d'abord celui de Dion Cassius dans l'abrégé de Xiphilin, mais « *Dion Cassius a écrit plus de cent ans après les événements que nous étudions; de plus, c'est un historien crédule et sans critique* ». (Aubé, p. 162.) Il y a en second lieu un anonyme païen cité par Eusèbe, qui dit que Flavia Domitilla, nièce de Flavius Clemens, fut reléguée dans l'île de Pontia pour crime de christianisme, mais « *c'est un témoignage anonyme, et, par suite, de peu de valeur* » (1). Il y a en troisième lieu le témoignage de saint Clément Romain dans son épître aux Corinthiens, mais (écoutez bien ceci) ou bien cette épître est antérieure aux événements (68), ou bien elle leur est postérieure (96), et dans tous les cas, le témoignage manque de poids à cause de son peu de précision. Je prie le lecteur de vérifier ce résumé sur le texte même de M. Aubé : il pourrait être tenté de croire que je lui en conte.

(1) En réalité, l'écrivain païen cité par Eusèbe n'est pas un anonyme; Eusèbe lui-même, dans sa chronique, lui donne le nom de Brutius, et ce Brutius est un chronographe du commencement du II<sup>e</sup> siècle, dont M. Lipsius (*Chronologie der römischen Bischöfe* p. 154) déclare le témoignage incontestable. Eût-il d'ailleurs été anonyme, je demande en vertu de quelle règle de critique on serait autorisé à révoquer en doute son témoignage.

Il y a, en quatrième lieu, le témoignage de Mériton, Mais peut-être importait-il à la cause dont il avait entrepris la défense qu'il montrât que, parmi les empereurs qui avaient occupé le trône jusque-là, Néron et Domitien seuls s'étaient montrés peu sympathiques à l'égard des chrétiens. Peut-être un docteur chrétien d'Asie savait-il mal les épreuves que ses frères des générations précédentes avaient subies en Occident? (p. 173.)

Il y a en cinquième lieu le témoignage de Tertullien. Mais « chez Tertullien, ce parti-pris de soutenir que les mauvais princes seuls ont fait la guerre à l'Église se dessine et se marque davantage » (p. 137). D'ailleurs, Tertullien pas plus que Mériton, ne cite aucune victime de Domitien, et il résulte de son propre témoignage, que Domitien avait seulement commencé à persécuter, et que peu après il mit fin aux poursuites et rappela les exilés. M. Aubé, gardant du témoignage de Tertullien la partie favorable à sa thèse et rejetant l'autre, admet donc que Domitien a cessé de persécuter, mais ne veut pas avouer qu'il ait commencé : cela est au moins original.

M. Aubé ne se borne pas à nier la persécution de Domitien : il n'admet pas davantage le christianisme de Domitilla, soutenant d'ailleurs qu'il n'y a eu qu'une princesse de ce nom (p. 183). Puis, après avoir rappelé, d'après Suétone, que Domitien fut assassiné par un certain Stephanus, qui avait été intendant de Domitilla, il continue en ces termes :

« Eh quoi ! dira-t-on, des chrétiens... organisèrent et commirent un assassinat ! » Mais rien, selon lui, de plus naturel et de moins improbable que des chrétiens vindicatifs. Et il ajoute : « Quel miracle qu'il ne se fût pas trouvé, au sein des masses chrétiennes, un groupe pour concevoir et exécuter ce qu'on appelait sans doute l'arrêt de la vengeance divine ! »

Donc, il est entendu que Domitilla était païenne, tant qu'on pourra craindre que l'Église ne revendique une princesse du sang des Flaviens ; mais, dès qu'il s'agira de rendre cette même Église responsable de l'assassinat de Domitien, Domitilla redeviendra chrétienne ; bien plus, son intendant, cet esclave que tout le monde a toujours tenu pour un païen,

deviendra chrétien à son tour pour la circonstance, et ainsi on pourra établir que les chrétiens du premier siècle ne valaient pas mieux que leurs persécuteurs. Voilà ce que, dans une certaine école, on appelle de la critique indépendante, et le lecteur peut se convaincre par cet exemple que M. Hochart n'est pas un de ces enfants perdus que la science rationaliste aurait le droit de désavouer : il n'a fait que marcher sur les traces de maîtres qui jouissent de quelque autorité dans le camp libre-penseur.

Encore une fois, revenons à M. Paul Allard, dont la ferme critique, et l'érudition sereine font un si agréable contraste avec les rêveries extravagantes des pseudo-historiens dont je viens de parler.

### III

Avec Trajan s'ouvre un nouveau siècle dans l'histoire de l'Empire, et une nouvelle phase dans celle des persécutions. Jusqu'à présent l'État n'a frappé les chrétiens que dans des accès de colère, et, la crise passée, les a laissés jouir du bénéfice de ce qu'on pourrait appeler leur situation légale de juifs. Il n'en sera plus ainsi désormais. L'État cessera de faire la confusion dont ils ont profité jusqu'ici ; il reconnaîtra dans le christianisme une religion parfaitement distincte de celle des Juifs, et cette religion, qu'il n'a jamais autorisée, il la poursuivra d'après toute la rigueur des lois. Quelles étaient donc ces lois en vertu desquelles on pouvait poursuivre et condamner les chrétiens ? Il y en avait plusieurs, et nous devons à un savant français, M. Edm. Leblant, d'avoir enfin élucidé cette grave question dans un beau mémoire sur *Les bases juridiques des poursuites dirigées contre les martyrs* (1). Les chrétiens professaient un culte non reconnu par l'État ; ils étaient censés se livrer à la pratique de la magie ; leur Église

(1) *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Nouvelle série, t. II, Paris 1866. Comparez sur ce travail les observations de F. Goerres dans Kraus *Real Encyclopädie der christlichen Altertümer*, art. *Christenverfolgungen*.

constituait un collège illicite, les réunions nécessitées par leur culte étaient des conventicules prohibés, enfin, leur refus d'adorer l'empereur les faisait apparaître comme des contempteurs de la patrie et de véritables athées. Il y avait donc dans l'arsenal de la législation plus d'armes qu'il n'en fallait pour leur faire la guerre : ces armes furent employées à tour de rôle par les persécuteurs. Le célèbre rescrit de Trajan à Pline le Jeune, qui ordonne de procéder contre les chrétiens s'ils sont dénoncés et convaincus, mais d'épargner ceux qui nient et de ne pas les poursuivre spontanément, nous permet de constater le changement qui s'est produit dans l'attitude de l'État vis-à-vis du christianisme. M. Allard ne m'a pas convaincu que le rescrit de Trajan vise des lois spéciales rendues antérieurement contre les chrétiens, et je reste persuadé que la législation ordinaire est la seule qu'il veuille invoquer ; par contre, il explique excellemment, par le caractère même de Trajan et des princes qui lui succéderont, les causes profondes qui rendent la persécution presque inévitable. L'État Romain, qui déduit avec tant de logique les conséquences du dogme de sa propre divinité, ne peut supporter dans son sein un organisme qui n'émane pas de lui, et qui a sa raison d'être en soi-même : il n'y a pas de pire attentat contre la majesté de la patrie que cette tentative de la diminuer en lui soustrayant des adorateurs ou en restreignant ses attributions : voilà pourquoi on persécutera désormais par raison d'État, et pourquoi les meilleurs empereurs devront être compris parmi les pires persécuteurs. Trajan, malgré les réserves qui lui semblent dictées par l'humanité, ne fait en somme que remplir à sa manière un devoir d'empereur romain, et il en est de même de ses successeurs Adrien, Antonin le Pieux et Marc-Aurèle.

Ici, le tableau commence à s'élargir, les documents qui nous racontent les combats des martyrs deviennent plus abondants, et, en même temps, la tâche de la critique devient plus difficile. Beaucoup de nos actes des martyrs sont apocryphes en tout ou en partie ; il en est qui, fabriqués à une époque fort postérieure, n'ont aucune valeur, il en est d'autres qui con-

tiennent un noyau historique empâté dans une multitude de détails légendaires ; un petit nombre fait goûter à l'historien la satisfaction de se trouver devant des témoignages tout à fait authentiques et dignes de foi. Le tri de tous ces matériaux si divers de provenance et de nature est une opération des plus délicates, exigeant un sens critique exercé et un véritable flair, si je puis ainsi parler. Le rationalisme grossier d'un grand nombre d'historiens dédaigne ou pour mieux dire redoute ce blutage intelligent : dans son aversion irréfléchie pour le surnaturel, il brutalise sans merci tous les documents où il le trouve, et jette le bon grain avec l'ivraie. Sous ce rapport, quelle supériorité chez le savant que des postulats scientifiques n'obligent pas d'écarter *a priori*, et sans autre examen, les faits qui le gênent, et qui garde vis-à-vis d'eux toute son indépendance ! Ces réflexions me sont suggérées par les chapitres où M. Allard, dans une série de petites monographies reliées l'une à l'autre, comme les grains d'un chapelet, par le fil du récit, discute les actes des divers martyrs et fixe le degré de leur historicité, montrant ce que la critique en doit rejeter et ce que l'histoire a le droit d'en retenir. Je considère d'ailleurs comme une partie spécialement réussie, dans son premier volume, tout le chapitre consacré à la persécution d'Adrien, avec la fine et exacte caractéristique de cet empereur, la solide démonstration de l'authenticité de son rescrit à Minicius Fundanius, et l'explication des vicissitudes par lesquelles passèrent ses dispositions envers les chrétiens. Le règne d'Adrien est intéressant à un autre point de vue encore : c'est alors qu'on voit apparaître les premières apologies, qui fournissent à l'auteur l'occasion de varier ses tableaux en plaçant à côté des combats livrés à la volonté et des supplices infligés à la chair, une description des joûtes de l'intelligence qui pèse et qui discute les titres des deux religions aux prises.

C'est ainsi que le récit, comme un flot toujours grossissant, se déroule avec une ampleur croissante au fur et à mesure qu'il descend la pente des âges, reflétant de jour en jour une portion plus considérable du paysage qui borde ses rives. Les persécutions d'Antonin et de Marc Aurèle nous placent devant

une multitude d'épisodes pathétiques, et nous font constater l'acharnement extraordinaire de la répression. L'intérêt se concentre ici autour de quelques noms restés chers aux âmes chrétiennes, et dont les uns apparaissent dans une pleine lumière, historique, pendant que les autres se dissimulent dans le demi jour de la légende. L'histoire de saint Justin et celle de saint Polycarpe sont traitées par M. Allard avec les longs développements que permettent les textes si sûrs et si intéressants qui nous racontent leur martyre ; celle de sainte Félicité et de ses fils est également l'objet d'un remarquable chapitre. La scène s'élargit décidément : avec saint Polycarpe, nous avons assisté aux fureurs et aux réclamations de la plèbe païenne de Smyrne ; voici maintenant les origines du christianisme français, illuminées par l'auréole sanglante de saint Pothin, de sainte Blandine et des autres martyrs lyonnais. Cet épisode sublime est en même temps un des plus avérés et des mieux connus de toute l'histoire des persécutions ; les narrateurs sont ici, en grande partie, les victimes elles-mêmes, et je ne sais s'il y a dans l'histoire littéraire une page dont l'éloquence soit plus émouvante que celle de la lettre des chrétiens de Lyon. Comme M. Renan nous a gâté cette histoire incomparable, et comme il est manifeste qu'il n'y a rien compris ! Que l'on compare ici le chapitre de M. Allard, et l'on verra qui a le mieux saisi et le mieux rendu la vérité historique, dans toute sa netteté, dans toute sa simplicité. Et pourtant, telle est l'infériorité de l'art humain que le récit de l'historien catholique est lui-même au-dessous de la page authentique à laquelle il est emprunté. Écrite, si l'on peut ainsi parler, avec des éclairs ou avec du sang, elle est faite pour désespérer à jamais tous les écrivains qui voudront lutter avec son incomparable beauté.

Les autres épisodes de la persécution de Marc Aurèle sont malheureusement d'une historicité fort inférieure. Combien il est à regretter que nous n'ayons pas de données chronologiques plus positives sur l'histoire de sainte Cécile ! « Tels qu'ils nous sont parvenus, dit M. Allard, les actes de sainte Cécile ont la forme d'une narration pieuse, écrite dans un but

d'édification par un auteur très postérieur à la paix de l'Église, et peu pourvu d'esprit critique. Cependant, comme un grand nombre de passions de cette nature, ils laissent voir, de place en place, la trame antique. Pour la retrouver, il suffit d'enlever quelques fils des légères broderies qui la cachent. En effaçant les conversations, les longs discours, les circonstances légendaires, évidemment imaginées par le passionnaire, en corrigéant des incohérences de chronologie et des identifications erronées, en rapprochant, du fond historique resté visible après ces éliminations, les découvertes faites à diverses époques, et particulièrement de notre temps, on arrive à reconstituer d'une manière satisfaisante l'histoire de sainte Cécile et de ses compagnons, et cette histoire s'ajuste très exactement dans le cadre des dernières années du 11<sup>e</sup> siècle. »

L'histoire de la légion *fulminata*, qui aurait été composée de chrétiens, et du prestige attribué à son intercession, est plus obscure encore que celle de sainte Cécile. M. Allard semble assez disposé à la sacrifier ; du moins il révoque en doute le seul témoignage explicite qui attribue aux prières des soldats chrétiens la pluie merveilleuse que Marc-Aurèle lui-même, comme en font foi les bas-reliefs de la colonne Antonine, regardait comme un bienfait de Jupiter Pluvius. Ce témoignage est celui de Tertullien, auteur qui avait plus d'esprit que de critique (p. 377), comme dit fort bien M. Allard.

La persécution de Marc Aurèle dura encore quelque temps sous le règne de son fils Commode, et c'est dans les commencements de celui-ci qu'il faut placer, d'après les récents travaux, l'épisode si touchant des martyrs scillitains, dont les actes sont « comptés à bon droit parmi les monuments les plus anciens et les plus purs de l'antiquité chrétienne » (p. 436). Les martyrs scillitains ouvrent les fastes de l'Église d'Afrique comme les martyrs de Lyon ceux de l'Église des Gaules. On le voit, les persécutions sévissent partout, mais elles prouvent que partout il y a des fidèles. « Hier encore, dit M. Allard, la science, s'emparant d'un mot mal compris d'Origène, déclarait que, pendant les deux premiers siècles, les chrétiens avaient fourni une poignée d'hommes à peine perceptible dans

l'immense étendue de l'empire romain. Aujourd'hui elle avoue qu'ils étaient répandus en tout lieu, qu'on en trouvait dans tous les rangs de la société » (p. 447)..... Tel est le résultat de deux siècles d'enseignement et de martyre. Le christianisme, que l'empire avait cru pouvoir à la fois écraser et ignorer, est maintenant son égal par le nombre (1) comme par la puissance intellectuelle. Qu'un siècle encore s'écoule, et l'empire, vaincu, sera obligé de se jeter dans les bras du christianisme, pendant que les derniers représentants de la pensée antique iront demander à l'Évangile le secret de rajeunir des langues vieilles et des littératures épuisées.

#### IV

Avec le second volume de M. Allard, nous entrons à pleines voiles dans le troisième siècle, et nous assistons à une nouvelle évolution dans le plan des persécuteurs. D'autre part, les documents se multiplient de telle manière et la lutte prend un tel caractère de gravité qu'il faudra deux volumes pour raconter les persécutions de ce siècle sanglant par excellence. Notre analyse, ne pouvant suivre le récit dans ses nombreux méandres, et obligée de passer, sans s'arrêter, devant mille épisodes d'un suprême intérêt, se bornera à noter les phases principales de la lutte, et à en montrer, à la suite de notre auteur, les péripéties et les transformations graduelles.

Depuis que Commode avait, sans doute sur l'influence de sa concubine Marcia, mis fin à la persécution, l'Église vivait encore une fois en paix, et il semblait que cette paix dût être longue, car le nouveau maître, Septime Sévère, était plutôt favorable qu'hostile aux chrétiens. Bien que restant toujours sous la menace des lois rigoureuses qui pouvaient lui être

(1) Je ne puis m'empêcher de trouver que l'expression ici a trahi l'auteur. Même au temps de Constantin, il me paraît incontestable que les chrétiens ne formaient pas encore la moitié des habitants de l'Empire. Sans parler d'arguments techniques qui seraient peu à leur place ici, il suffit de dire que jamais Dioclétien n'aurait conçu le projet d'exterminer le christianisme, s'il avait cru qu'il devrait s'attaquer à la moitié de ses sujets.

appliqués, l'Église était parvenue à se créer, sous la forme de collège funéraire, une situation quasi-légale qui lui permettait de posséder ses cimetières et par suite ses lieux de réunion, et d'y célébrer son culte dans une sécurité relative.

Comment donc s'expliquer le brusque changement d'attitude de Septime Sévère? C'est apparemment qu'il venait de s'apercevoir que les chrétiens étaient plus dangereux qu'on n'avait cru; c'est que, derrière ces fous et ces fanatiques mourant avec une si joyeuse ardeur pour leur foi, il avait entrevu une société puissamment organisée dont ils n'étaient que les membres, à laquelle ils obéissaient plus qu'à l'empereur, et qui, par ses progrès, menaçait de lui enlever chaque jour plus de fidèles. Il s'agissait à tout prix d'empêcher qu'il y eût dans l'Empire deux autorités : de là l'édit de 202 qui interdit d'embrasser les religions juive et chrétienne. La première partie de l'édit ne fut exécutée que mollement et pour la forme, le danger n'était pas du côté des Juifs. L'autre au contraire le fut avec la plus grande rigueur, et devint le point de départ d'une persécution cruelle. Jusqu'alors, « les lois existantes avaient paru suffire contre les chrétiens », et encore, « pour mettre la loi en mouvement, il avait fallu courir les risques d'une accusation régulière, conformément au rescrit de Trajan. Désormais, il en sera encore ainsi pour les chrétiens d'origine, qui se seront abstenus de toute propagande; mais, de plus, les convertis et les complices de leur conversion seront soumis à une législation spéciale : contre eux, les magistrats pourront agir d'office, en dehors de toute accusation émanant d'un particulier. Pour cette catégorie de chrétiens, une des garanties du rescrit de Trajan sera effacée (p. 63). Or, comme c'était, alors encore, par les conversions surtout que se recrutait l'Église, selon le mot célèbre de Tertullien (*fiunt non nascuntur christiani*, Apolog., chap. 18) on peut se figurer la gravité extraordinaire de l'édit impérial. C'était, de toutes les mesures prises jusque-là contre le christianisme, la plus redoutable de beaucoup; elle inaugurerait le régime des persécutions savantes et systématiques qui, au lieu de se borner à punir le délit de christianisme chez les chré-

tiens dénoncés, visaient l'extermination de l'Église chrétienne elle-même. La persécution de Sévère fut sanglante, et elle sévit sur tous les points à la fois : en Égypte, où nous assistons au martyre de Léonide, le père d'Origène, de sainte Potamienne et de plusieurs autres; en Asie, où le rigorisme excessif des montanistes constitue pour l'Église un genre nouveau de persécution; en Gaule, où saint Irénée de Lyon périt, croit M. Allard, dans les dernières années du règne de l'empereur; en Afrique surtout, où nous assistons à un de ses plus émouvants épisodes dans l'histoire du martyre de sainte Perpétue, cette page qui n'a d'égale, pour l'intense vérité du récit et pour le suprême intérêt du sujet, que l'histoire des martyrs de Lyon. Perpétue, du fond de sa prison, tient le journal de son martyre; elle raconte elle-même son interrogatoire, ses poignantes entrevues avec son vieux père, les visions célestes qui la consolent dans ses souffrances, et cette autobiographie sans pareille ne s'arrête que quelques jours avant sa mort. Mais un confesseur qui a été témoin de ses combats ramasse dans le sang la plume tombée des mains de la chaste épouse du Christ, et achève le document en racontant l'histoire de ses dernières souffrances et de ses derniers combats. Il faut lire tout cela dans le livre de M. Allard, je me borne à détacher une des pages de son récit :

« Un des caractères de ces martyrs, c'est une bonne humeur intrépide. Malgré ses tristesses, Perpétue a le sourire sur les lèvres. Il semble que, en vraie Africaine, elle ne recule même pas devant le jeu de mots. Qui donc a vu dans ce groupe de martyrs *des chrétiens au cou raide, intraitables et intransigeants... professant une religion sombre, fanatique, antisociale?* Vivante, dit Perpétue, j'ai toujours été gaie; je serai plus gaie encore dans l'autre vie. Voilà la note vraie. Certes, ces martyrs qui savent rire savent aussi lancer la raillerie à leurs adversaires; ils n'hésitent pas à se faire respecter, et usent volontiers d'un mot piquant pour obtenir justice ou égards. Ce n'est pas moi qui les blâmerai : je déteste le sombre sectaire, je n'aime pas la victime qui se venge par l'insulte, mais j'admire l'innocent qui regarde fièrement ses bourreaux ou ses juges,

et finit par leur faire baisser les yeux. Un jour que les geôliers se montraient durs envers les martyrs, les privant de voir leurs amis et d'en recevoir la nourriture, Perpétue répondit en face au tribun qui les gardait : « Comment refuses-tu des adoucissements à de si nobles condamnés, qui appartiennent à César, et doivent combattre le jour de sa fête? N'est-ce pas ta gloire de les produire gras au public? » Le tribun frémit et rougit; les martyrs furent désormais mieux traités » (p. 120).

Après la mort de Septime Sévère, la persécution sévit encore quelque temps sous son fils Caracalla, puis elle se mit à languir et s'éteignit enfin en 211. Une troisième période de repos s'ouvrit pour l'Église : elle devait durer trente-huit ans, à part une légère reprise des hostilités sous Maximin. Le vicieux Eliogabale était un trop grand contempteur de la religion romaine, et le vertueux Alexandre Sévère une nature trop religieuse et trop humaine pour songer à faire aucun tort aux chrétiens. C'est ce dernier, et non Marc Aurèle, qui est le vrai philanthrope impérial : païen sincère et désabusé qui, sans se faire chrétien lui-même, éprouve pour le christianisme une sympathie secrète et sait lui rendre justice. On voit même apparaître, pendant cette période de calme, un empereur qui est chrétien : c'est l'Arabe Philippe, dont le christianisme est défendu par M. Allard contre le scepticisme excessif de M. Duruy. Au surplus, s'il pratiqua sa religion dans la vie privée, Philippe n'en fit rien paraître dans la vie publique, et ne le pouvait. Les temps n'étaient pas encore venus pour le christianisme de monter sur le trône impérial avec ses fidèles, et le millénaire de Rome, qui fut célébré sous Philippe, resta ce qu'il devait être : la fête du paganisme et de l'État Dieu.

La paix dont avait joui l'Église pendant cet intervalle relativement long avait nécessairement augmenté le nombre de ses fidèles, en même temps qu'elle avait enhardi les chrétiens et diminué les précautions qu'ils prenaient vis-à-vis des païens. Cette sécurité trop grande devait avoir un terrible lendemain lorsque Dèce monta sur le trône. De tous les persécuteurs qui ont précédé Dioclétien, il n'y en a pas qui ruisselle de plus de sang chrétien que cet être exécration, comme l'appelle Lactance

avec une indignation trop naturelle pour qu'on puisse l'en blâmer. Ce n'est pas que Dèce fût un tyran cruel et sanguinaire : c'était simplement un fanatique et un esprit borné, qui persécutait par patriotisme, et qui croyait remplir un devoir en immolant des chrétiens. Qu'il ait rendu les chrétiens responsables de la décadence qui se manifestait dès lors dans la vie publique, et qu'il ait cru alléger ce que Tacite appelle le *poids des destins de l'Empire* en extirpant le christianisme, cela ne fait pas de doute à mon sens. J'accorde d'ailleurs fort volontiers à M. Allard qu'en cela, Dèce ne faisait nullement, comme le soutient M. Aubé, « une œuvre sérieuse, et au point de vue romain, patriotique ». M. Allard prouve parfaitement, à l'encontre des historiens qui se sont fait chez nous les avocats d'office des persécuteurs, que les chrétiens ne pouvaient être rendus responsables, ni de la poussée tous les jours plus menaçante des barbares, ni de la diminution progressive de l'esprit militaire chez les Romains, ni même de l'abandon des carrières civiles : ils n'auraient pas été là, que ces phénomènes se seraient produits avec la même fatalité, sous l'action d'une cause placée trop loin et trop haut pour que le regard borné et distrait des décadents du III<sup>e</sup> siècle pût seulement l'entrevoir.

« Les chrétiens, continue M. Allard, ne furent donc pour rien dans la décadence intérieure de l'Empire, et aucun de ses dangers ne leur est imputable... Les assimiler, comme on n'a pas craint de le faire, à des *barbares du dedans*, est une injure gratuite. Ce sont ces barbares d'un nouveau genre qui ont rallumé le flambeau à demi éteint du génie romain, l'histoire impartiale est obligée de le reconnaître : *l'esprit latin s'affaïsse visiblement excepté dans l'Église*, dit M. Duruy. Des politiques clairvoyants auraient reconnu dans les chrétiens des alliés naturels, qui travaillaient non contre la civilisation romaine, mais pour elle... Ils auraient au moins laissé la liberté à des hommes qui combattaient à leur manière la décadence universelle, en proscrivant parmi eux l'égoïsme, l'immoralité, en relevant les faibles, en purifiant le foyer domestique, en restaurant les vertus privées, sans lesquelles

les vertus publiques ne peuvent pas exister. Mais Dèce était incapable de ces larges vues. »

On le voit, M. Allard appartient à ce groupe d'esprits nombreux et distingués qui a eu des représentants parmi les premiers apologistes, Méliton par exemple, et pour lesquels il n'y avait aucune incompatibilité entre le christianisme et l'Empire. Entendons-nous. Entre la doctrine de Jésus-Christ et un empire qui eût respecté les droits fondamentaux de la nature et de la conscience humaine, il ne pouvait certes y avoir désaccord ; mais un État qui reposait sur le dogme de la divinité de César, qui prescrivait au citoyen de l'adorer, qui imposait à ses magistrats des pratiques contraires à leur foi ou à leur morale, qui se rendait solidaire, en un mot, des mensonges et des crimes contre lesquels le christianisme fulminait l'anathème, cet État pouvait-il être considéré par les chrétiens comme leur vraie patrie, et obéi par eux sans réserve ou sans arrière pensée ? Évidemment non, et, à ce point de vue, ils n'auraient plus été de bons chrétiens s'ils avaient été de bons citoyens au sens romain. Certes, l'Empire n'avait pas de sujets plus fidèles ; certes, *dans la mesure de ce que permettait leur conscience*, ils remplissaient scrupuleusement tous leurs devoirs de citoyens, *mais ils les remplissaient dans cette mesure seulement*, et c'était là précisément ce qui révoltait leurs persécuteurs, qui exigeaient d'eux une obéissance plus complète, une soumission plus absolue. Ce n'est donc pas, je crois, se tromper que de soutenir que le christianisme, qui aurait pu être le soutien le plus solide de l'Empire devenu franchement chrétien, fut nécessairement, et par la faute de l'Empire lui-même, une cause de décadence pour l'Empire resté obstinément païen.

C'est dans ce sens que je l'ai entendu dans les *Origines de la civilisation moderne*, et M. Allard, qui a cru devoir combattre mes conclusions sur ce point (1), voudra peut-être bien reconnaître que nous sommes plus d'accord qu'il ne le croit. Du moins, lui-même ne niera pas, j'imagine,

(1) Dans *La Controverse et le Contemporain*.

qu'entre le Césarisme et le dogme de la distinction des deux pouvoirs, qu'entre l'Église et l'amphithéâtre, qu'entre la croix et la volupté, il n'y a pas plus de conciliation possible qu'entre le bien et le mal, qu'entre la vérité et le mensonge.

Au reste, on ne saurait mieux caractériser la persécution de Dèce, que ne fait M. Allard :

« La persécution de Dèce a quelque chose de factice, d'artificiel, elle ne tire son origine ni du fanatisme religieux, ni même des haines populaires, très vives encore dans certaines grandes villes comme Alexandrie, mais qui, ailleurs, à la faveur d'une longue paix, avaient dû s'assoupir : c'est une persécution toute administrative, commencée sans colère, poursuivie froidement, par un de ces théoriciens implacables, comme les révolutions modernes en ont quelquefois montré, doux dans la vie privée, sans entrailles quand ils ont résolu de mettre leur force au service de leur idée fixe, de leur passion abstraite. D'un tel homme, qui versait le sang en calculateur plutôt qu'en bourreau, on n'a point à attendre de violences inutiles, de cruautés superflues : la quantité, la qualité des souffrances n'en sera que plus grande. Tout va être savamment ménagé en vue du but à atteindre. Ce but, c'est de faire disparaître du monde les chrétiens. Les tuer tous serait impossible : leur nombre s'est depuis un demi-siècle trop démesurément accru. Mais on les contraindra par tous les moyens de revenir au culte officiel. Qu'on donne la mort quand tout espoir d'abjuration est perdu, rien de mieux ; on châtie un rebelle, on terrifie par un exemple ceux qui seraient tentés d'imiter sa résistance. Mais, en tout autre cas, mieux vaut attendre. Tous les moyens sont bons ; ici on les essaie successivement, il y a chance d'en trouver un qui réussisse. Désoler la patience d'un chrétien en l'oubliant pendant de long mois dans une prison, le mettre à la torture, puis soigner ses membres blessés, afin d'entretenir longtemps encore une vie qu'on lui laisse le moyen de sauver par un sacrifice aux dieux ; le soumettre parfois à des tentations plus délicates, et chercher à séduire par la volupté l'homme que les tourments ont rendu insensible : tel fut le plan tracé par Dèce aux agents du pouvoir. »

Faut-il le dire ? Cette persécution savante et perfide, éclatant sur une génération qui n'était plus habituée aux combats sanglants des âges précédents, produisit un effet terrible. A côté d'une multitude de martyrs, il y eut une multitude d'apostats. On en compta jusque dans les rangs du clergé. Lorsque la persécution fut finie, l'Église eut à se prononcer sur le sort de ces malheureux, dont un grand nombre se repentaient sincèrement de leur faiblesse passagère, et dont la culpabilité avait d'ailleurs des degrés fort différents. Les uns, dès les premiers symptômes des hostilités, s'étaient lâchement empressés de courir au devant de la honte en portant aux magistrats une abjuration spontanée ; les autres s'étaient laissés intimider par les menaces du juge et par le terrifiant appareil des tortures ; d'autres avaient tenu bon plus longtemps, et n'avaient fléchi que sous l'action de la douleur physique. « De faibles chrétiens essayaient, au moyen d'une transaction, de se faire passer comme ayant obéi aux ordres de l'empereur, tout en s'abstenant en réalité des sacrifices commandés. Soit par faveur, soit à prix d'argent, ils obtenaient d'être inscrits sur la liste de ceux qui avaient sacrifié et recevaient en échange un certificat, une sorte de billet de confession païenne, qui les mettait à l'abri des poursuites » (p. 319). Ce fut une des plus graves préoccupations de l'Église après la tourmente, que la conduite à tenir vis-à-vis de tous ces *lapsi* (tombés), et elle les traita avec cette mansuétude maternelle et cette fermeté inébranlable qui ont toujours constitué le caractère distinctif de sa conduite. Elle admit à la pénitence tous les repentis, et gradua les expiations selon la faute, repoussant avec indignation les exigences des rigoristes qui voulaient fermer le chemin du pardon aux infortunés pénitents. Dans cette grave et épineuse affaire, saint Cyprien de Carthage joua un rôle prépondérant : ferme, prudent et clément à la fois, il se montra vraiment grand évêque, comme il devait être plus tard grand martyr.

Je ne puis suivre M. Allard dans le tableau détaillé qu'il trace de la persécution de Dèce dans toutes les provinces de l'Empire : Rome, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique,



l'Orient, l'Égypte, fournirent leur contingent de victimes. Les martyrologes n'ont pas gardé les noms de tous ces martyrs, et les actes ne nous apprennent les suprêmes combats que du plus petit nombre : et encore, que d'incertitude, que d'obscurité, que de confusions ! Ici, la critique doit intervenir à chaque instant, et ce n'est pas la faute de l'auteur si le récit se transforme plus d'une fois en discussion. Et cependant, que de belles pages dans tout le volume, et jusque dans l'Appendice, où se cache une charmante étude historique et littéraire sur les actes de saint Polyeucte, et sur la tragédie dans laquelle le génie de Corneille a fait revivre le souvenir du saint ! Mais je suis obligé de me résumer, afin de pouvoir consacrer encore quelques pages à l'analyse du troisième volume de l'*Histoire des persécutions*.

V

Il s'agit, dans ce volume, des dernières persécutions du III<sup>e</sup> siècle : celles de Gallus, de Valérien et d'Aurélien. Comme dans les volumes précédents, une excellente introduction de l'auteur nous offre, dans un résumé substantiel, un aperçu de tout le sujet, et me fournit les principaux traits qu'il faut noter ici. La mort tragique de Denius, tombé à la tête de son armée dans une bataille contre les Goths, avait laissé la persécution sans chef, et la peste qui éclata aussitôt avait donné aux disciples du Christ l'occasion de rendre à leurs persécuteurs le bien pour le mal, en soignant avec un dévouement sans bornes toutes les victimes du fléau, les païens aussi bien que les chrétiens. Beaucoup de païens se laissèrent toucher par tant de charité ; d'autres, dans leur incorrigible stupidité, persistèrent à rendre les chrétiens responsables des fléaux de tout genre qui fondaient sur l'Empire, et l'on entendit de nouveau retentir le vieux cri des fureurs populaires : Les chrétiens aux lions ! La persécution de Gallus ne paraît pas avoir eu d'autre origine que ces réclamations de la foule, mais Gallus périt de bonne heure, et l'Église eut quelques années de

répét jusqu'à ce que Valérien lança un nouvel édit de persécution.

Valérien n'était pas personnellement ce qu'on appelle un méchant homme. Comme Septime Sévère, il avait vu les chrétiens de fort près, il en avait eu dans son entourage, il ne croyait rien des calomnies proférées contre eux. Mais, dit M. Allard, on sut lui faire peur de la puissance de l'Église, et, surtout, enflammer sa convoitise en lui parlant de ses richesses. Les innombrables charités que l'Église répandait autour d'elle devinrent un argument de plus pour les intrigants qui assiégeaient la faible volonté de l'empereur. En face de la détresse financière qui augmentait de jour en jour, « Valérien se résolut à dissoudre les associations chrétiennes pour s'emparer de leurs domaines et de leurs richesses (p. 43). »

*Dissoudre les associations chrétiennes* : ces mots disent à la fois la gravité et la nouveauté de l'édit de 257. Jusque-là, nous l'avons vu, le pouvoir avait respecté le droit d'association funéraire à l'abri duquel les chrétiens jouissaient en paix, même pendant les persécutions, de la possession de leurs cimetières, c'est-à-dire de leurs lieux de réunion. Le pouvoir, fermant les yeux sur ce qui pouvait se passer dans ces souterrains, n'y descendait pas à la suite des fidèles pour les surprendre en flagrant délit de célébration d'un culte non autorisé, et, s'il frappait cruellement les membres de l'Église, il n'atteignait pas celle-ci elle-même. L'édit de Valérien défendit pour la première fois aux chrétiens, sous peine de mort, l'entrée de leurs cimetières, et, de plus, exigea de la part des prêtres chrétiens un acte d'adhésion au culte officiel. Ceci était bien plus habile et plus dangereux que l'inexécutable édit de proscription en masse rendu par Decius. Valérien travaillait à défaire les liens de la société chrétienne : d'une part il la privait de ses chefs, de l'autre, il l'empêchait de se réunir ; et ainsi, en supprimant à la fois le culte et les ministres du culte, il pouvait espérer d'arriver au but bien plus sûrement que tous les persécuteurs qui l'avaient précédé. A ces mesures artificieuses vint s'ajouter, dès l'année suivante, un ensemble de

dispositions draconiennes qui devaient compléter par la violence l'œuvre commencée par la ruse : la peine de mort fut comminée contre les prêtres, les chrétiens des classes supérieures furent dégradés et dépouillés de leurs biens avant d'être livrés au juge. De nouveau, le sang chrétien coule à flots. Saint Cyprien, qui avait traversé deux persécutions, couronne enfin par la mort glorieuse du martyr sa longue carrière de pontife et de confesseur. Le pape saint Sixte II est décapité sur son siège épiscopal dans le cimetière de Prétextat; saint Laurent illustre à jamais l'ordre des diacres, auquel il appartient, par l'héroïsme surnaturel d'une mort sur laquelle brillent les éclairs de sa spirituelle gaieté; saint Fructueux de Tarragone marche au supplice, après avoir répondu à un chrétien qui lui demande de se souvenir de lui : Il faut que je me souviennne de la sainte Église catholique, répandue à l'Orient et à l'Occident. Mille autres martyrs consolent par leur courage et glorifient par leur mort l'Église au milieu de la plus cruelle épreuve qu'elle ait jusqu'alors traversée. Par endroits, des légions entières des martyrs sont immolés à la fois, comme ceux de la *Masse blanche* à Utique, ou comme celles des fidèles qui, réunis pour assister à la messe dans l'arène de la *via Salaria nova*, y furent surpris par les soldats qui murèrent l'entrée du souterrain et les y enterrèrent vivants. « Quand la tombe de Chrysanthe et de Daria eut été retrouvée après la paix de l'Église, on aperçut, dans cette crypte deux fois vénérable, non seulement les reliques des chrétiens qui y avaient péri, des squelettes d'hommes, de femmes, d'enfants étendus sur le sol, mais encore les vases d'argent apportés pour la célébration des saints mystères. Saint Damase, restaurant la catacombe, ne voulut point toucher à cette scène de martyre. Il s'abstint de faire des travaux dans la crypte, et d'y mettre aucun ornement étranger; il se contenta d'y poser une inscription et d'ouvrir dans la muraille une petite fenêtre, afin que tous pussent contempler les restes épars des pèlerins morts au milieu de leur prière. On les voyait encore au vi<sup>e</sup> siècle. Espérons que de nouvelles fouilles nous en rendront quelque

souvenir, peut-être des fragments de l'inscription damasienne, peut-être la fenêtre même par laquelle nos pères ont contemplé cet émouvant spectacle, une messe célébrée au iii<sup>e</sup> siècle et interrompue par le martyr (p. 72). »

Quelque temps après, la main de la Providence s'abattait sur Valérien. Les deux persécuteurs qui l'avaient précédé, Dèce et Gallus, avaient péri d'une manière lamentable, mais rien de semblable ne s'était vu dans l'histoire à la destinée de Valérien. Tombé aux mains du roi des Perses, Sapor, à la suite d'une défaite, l'empereur romain servit de marche-pied au barbare chaque fois qu'il montait à cheval, et la mort qui le frappa après plusieurs années de cette vie traînée dans l'opprobre ne mit pas fin à ses humiliations. Sa peau, tannée et teinte en rouge, fut suspendue en guise de trophée dans un temple de la Perse, où on la voyait encore au iv<sup>e</sup> siècle.

La fin épouvantable de son père fut-elle une leçon pour Gallien? Ce qui est certain, c'est que cet empereur, époux de la chrétienne Salonine, étranger d'ailleurs aux préoccupations du fanatisme romain, rendit un édit qui mettait fin à la persécution, et restituait, tant aux évêques qu'aux simples fidèles, les biens qui leur avaient été enlevés par la persécution. Est-il vrai que dans cet édit, dont les dispositions ne nous sont connues que par Eusèbe, il faille voir un véritable édit de tolérance, précurseur de celui de Milan, et accordant au christianisme les privilèges d'une *religio licita*?

M. Allard le croit, d'accord en ceci avec des érudits dont la critique se distingue par la sévérité. Au surplus, l'édit de Gallien ne survécut pas à son auteur, et la faiblesse du pouvoir central le laissa violer un peu partout, avant qu'il fût abrogé. Sous les trente tyrans, des persécutions eurent lieu sur divers points de l'Empire, et le sang chrétien continua de couler. Il coula encore sous Claude le Gothique, bien que celui-ci n'ait pas renouvelé les édits de persécution. Le nombre des victimes qui périrent sous son règne est considérable, et les hypocritiques ont tort de vouloir rayer leurs noms du martyrologe sous prétexte qu'il n'y eut pas de persécution sous Claude.

Souvent, même en dehors des temps où les chrétiens étaient poursuivis en vertu d'édits impériaux, et où la persécution était organisée d'une manière systématique, ils se voyaient exposés à toutes les rancunes populaires, à tous les dangers que des intrigants ou des fanatiques pouvaient amasser sur leurs têtes, en remuant le vieux ferment de haine ou de défiance que les multitudes païennes gardaient contre eux.

Lorsque Aurélien monte sur le trône, de nouveau les haches et les chevalets s'apprêtent. Aurélien est un Romain et un soldat de l'école de Decius : pour régénérer et sauver l'Empire, il faut, à ses yeux, y rétablir l'unité religieuse, et faire disparaître la secte qui en est le principal obstacle. Aurélien, comme Decius, va devenir persécuteur par patriotisme. La persécution, ralentie sous le sage Tacite, premier successeur d'Aurélien, intermittente sous Probus, qui ne persécuta pas lui-même, mais qui n'intervint nulle part pour empêcher les violences, semble se ramener à Rome sous Carinus, et y fait encore des victimes, pendant que l'Orient est tranquille sous son frère Numerianus. Mais ce ne sont là que les préludes d'un drame sanglant. « Le plus long règne de l'histoire romaine va s'ouvrir, et bientôt commencera la plus longue et la plus terrible des persécutions » (p. 302).

Je n'ai pu, dans cette rapide et sommaire analyse, faire connaître en quelque sorte que la charpente du livre, c'est-à-dire les phases les plus importantes de cette longue histoire de trois siècles et la manière dont M. Allard les envisage. Mais elle a un intérêt trop universel, et elle touche à trop de choses, pour que l'ouvrage soit simplement le récit des rigueurs exercées contre les chrétiens. On y trouve quantité d'aperçus ingénieux ou brillants sur l'apologétique, sur les principaux courants de l'hérésie dans l'Église primitive, sur les mœurs des premiers chrétiens, sur l'art des catacombes ; on y rencontre également la caractéristique des principaux empereurs, et de belles descriptions de la situation des provinces sous l'Empire. Ces digressions, qui viennent couper l'uniformité sanglante du récit sans cependant jamais dépasser les limites

comportées par les lois de l'unité, augmentent l'intérêt passionné avec lequel on s'achemine avec l'auteur à travers ces siècles héroïques. Le charme du sujet est si pénétrant, le talent du narrateur si sincère et si sympathique, qu'on arrive à regret à la fin de son long récit.